

Le brigantin Le Perroquet : surnommé le Noie-Chrétien : [1ère partie]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 51

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178239>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nos divers journaux, se faisant les organes d'une contrée toute entière, ont exprimé dernièrement de sincères regrets à l'occasion de la mort de M. David Forestier, de Cully. Généralement aimé, justement apprécié dans le zèle qu'il vouait aux fonctions publiques dont il était revêtu depuis nombre d'années, M. Forestier s'était fait dans le canton, et surtout à Lavaux, un nombre considérable d'amis et de connaissances. Il avait en outre un charmant talent qui lui a valu de nombreuses sympathies. Abandonnant parfois, dans les loisirs que lui permettaient ses occupations, les registres du notaire ou du greffier, sa plume laissait échapper de jolies productions littéraires qui furent toujours publiées dans nos journaux sous le voile de l'anonyme. Le *Conteur* lui doit plusieurs articles, qui ont été lus avec plaisir. M. Forestier connaissait à fond les mœurs de sa contrée; il en a tracé des tableaux pleins de vérité et d'énergie: il savait prendre les choses sur le fait. C'est à lui que nous devons le morceau suivant, publié il y a environ quinze ans, dans le *Nouveliste vaudois*, et que nous nous faisons un plaisir de reproduire aujourd'hui.

L. M.

Le brigantin Le Perroquet

surnommé le NOÏE-CHRÉTIEN.

Sous ce titre, nous voulons raconter un trait d'adresse et de courage qui s'est passé il y a bientôt un demi siècle. Ce trait est le fait d'un habitant de Cully, et l'événement auquel il se rapporte se passait en face de cet endroit. A cette époque, où le *Perroquet* faisait voir ses tristes agrès sur le lac Léman, la navigation était exercée en général par les Vaudois et les Genevois, c'est-à-dire que les patrons des barques étaient de ces deux pays, tandis qu'aujourd'hui la navigation est presque entièrement entre les mains des Savoyards; les chantiers de construction et de radoub sont en Savoie.

Les bateliers du lac inférieur, c'est-à-dire de Morges à Genève, se piquaient d'une *blague* plus fine que ceux du haut lac; ils parlaient assez généralement français. Ils auraient dit: *des prins-airs*.

Pour les bateliers du haut lac, Morges était la pouilleuse, Rolle l'orgueilleuse et Nyon la vaniteuse. Vevey était censé le centre du haut lac; toute cette partie était qualifiée par la première de contrebandière.

Le port d'Evian n'existait pas; les rives vaudoises étaient beaucoup plus fréquentées qu'aujourd'hui par les barques. Il n'était pas rare d'en voir douze ancrées dans l'excellente baie devant laquelle le *Perroquet* se livrait à sa mauvaise habitude de tourner. C'est dans les réunions des nombreux équipages de ces

barques que nous avons puisé une partie de nos impressions. Mais avant d'aller plus loin, nous devons d'abord faire connaître l'homme qui nous a fourni les matériaux les plus précieux: le type des bateliers du Léman.

Le père *Tiaver* est né à Ouchy. Son nom de famille n'est pas connu de la moitié des habitants de Cully. Les nombreuses lettres qu'il reçoit n'ont pas d'autre suscription que celle: *Au père Tiaver, à Cully*. — En général, les bateliers ont des noms de guerre presque toujours tirés d'une circonstance particulière de leur vie.

Le métier de batelier est des plus pénibles. Faut-il placer le gouvernail? trois hommes sont nécessaires. Faut-il hisser les voiles au haut des mâts? tout l'équipage doit s'y mettre. Tout est effort. Aussi les hommes exerçant ce métier doivent souvent raviver leurs forces. A l'époque à laquelle se rapporte notre récit, les bateliers buvaient beaucoup de vin et de liqueurs. Ouchy se distinguait par dessus tous les autres ports, comme aujourd'hui il se distingue encore par son affreux patois. Là, le père *Tiaver* entendait les bateliers, pêcheurs et calfats, dont il y a toujours bon nombre, se demander les uns aux autres en se rencontrant avant jour: *As to tia lo ver?* (as-tu tué le ver?) et quand *Tiaver* voyait que l'opération souffrait un certain retard, il s'adressait à son père en lui disant: *Vein no pas tia lo ver?* D'où en langage classique d'Ouchy, il a reçu son sobriquet de *Tiaver*, sous lequel il est connu de toutes les nations bordant les rives du Léman.

Avant d'aller plus loin, nous voulons consacrer ici quelques lignes à la mémoire d'un des bons amis de *Tiaver*, l'excellent constructeur de brigantins, maître Jean-Paul, en prévenant nos lecteurs que l'infortuné *Perroquet* ne sortait pas de ses ateliers.

Jean-Paul était de La Tour. Le plus grand nombre des cochères et autres bateaux de la localité avaient été faits par lui. Nous nous rappelons parfaitement, malgré le temps écoulé, quelle était sa satisfaction en voyant la flottille des bourgeois de La Tour revenir chargés des produits de la Praille, qu'ils doivent à la munificence de St-Théodule.

Jean-Paul a construit de nombreux brigantins; à Cully seulement environ une demi-douzaine. Pendant toute la durée de la construction d'un brigantin, personne n'aurait vu le sourire se peindre sur la figure grave de Jean-Paul; et aux approches du lancement à l'eau, cette gravité était presque de la mauvaise humeur. Son préjugé sur la rencontre qu'il ferait le matin du jour de cette opération était tel, que si c'était une femme, il fallait y renoncer forcément pour ce jour-là. Aussi le batelier qui faisait construire avait-il soin de prendre ses mesures pour que Jean-Paul fit la rencontre d'un homme. En parlant des femmes, il disait que lorsqu'elles sont en colère elles sont comme une ancre qui accroche de quelque côté qu'on la jette dans l'eau.

Les préparatifs d'un lancement avaient lieu dès la veille. Seulement, le matin, on frottait les *cuénis* (planches, rebut des scies), on creusait les trous destinés à faire tomber les *trollées*. Les amateurs admis à jouir du lancement montaient le brigantin. Le bouquet préparé par les jeunes filles de l'endroit était placé au haut du *trinquet*. A ce moment solennel, Jean-Paul, de sa voix de stentor s'écriait: *Sin no ti pret. Lou bon Dieu no préservai de*

bin et de man. *Avau!* A ce dernier mot, les ouvriers, avec de grosses masses, abattaient les trolées; le brigantin tombait sur son plancher glissant et s'élançait à l'eau à la satisfaction de Jean-Paul, qui, alors, prenait une prise et souriait amicalement au maître du bateau.

Le soir du lancement d'un brigantin il y avait toujours *ressa*. Dès le matin on ne donnait plus aux ouvriers que du vin blanc, attendu que le vin rouge excite trop l'appétit. Le maître batelier avait soin de se procurer le bouilli le plus gras qu'il put trouver, et dans tous les cas, la pièce du *gruan*, avec laquelle on faisait un bouillon au riz, si épais que la cuiller se tenait droite au milieu de l'immense soupière en porcelaine du Porrentruy. On attendait que tout le monde fut à table pour servir ce bouillon au plus haut degré de chaleur possible; le maître, en cela bien d'accord avec la maîtresse, avait soin d'exciter les convives à boire coup sur coup, de manière que quand chacun avait mangé ses deux assiettes, il était à peu près rendu. Le bouilli, et ensuite une daube avec abondance de sauce, terminaient la partie de la fête destinée aux mâchoires. Mais les libations se prolongaient très-tard et souvent il fallait des hommes de bonne volonté pour reconduire Jean-Paul ou Tiaver à leur gîte.

Ayant assisté à plus d'un de ces banquets, nous pouvons donner à nos lecteurs un échantillon des chansons qu'on y chantait. Ordinairement, le père Tiaver avait la priorité, et, d'une voix que nous comparons au cri aigu des poulies de grand'voile, il chantait :

Si le vaisseau est péri par l'orage,
Amis, amis, ne nous croyons pas morts;
Mais jetons-nous promptement à la nage,
Peut-être aussi toucherons-nous au port.
Au port le bonheur va nous suivre...
Courage, espoir, soutiens mon cœur.
Il a vaincu! Ah! Oui, je l'entends dire:
Après la peine le bonheur! (*bis*).

(*La suite au prochain numéro.*)

Le *London News of the week* contient une singulière anecdote sur feu le docteur Barry, mort dernièrement à Corfou, où il avait résolu de demeurer après la reddition de l'île aux Grecs. Après sa mort, on a découvert qu'il était femme, et qu'il avait même été mère. Son apparence n'avait rien de masculin. Mais comment une femme a-t-elle pu être admise à l'École et ensuite dans l'armée? C'est ce qu'on ne peut expliquer.

Un journal anglais donne les détails suivants :

Nos officiers en garnison au Cap depuis quinze à vingt ans doivent se souvenir d'un certain docteur Barry, attaché à l'état-major, ayant acquis une réputation de grande habileté dans sa profession, surtout par sa fermeté et son esprit de décision dans les opérations difficiles. Le docteur était entré dans l'armée en 1815, et avait passé par les grades d'assistant-chirurgien et de chirurgien dans les différents régiments, et servi en cette qualité dans plusieurs parties du monde. Ses connaissances professionnelles lui avaient valu une promotion dans l'armée du Cap. Il avait plusieurs belles et bonnes qualités; mais, malheureusement, il était d'un caractère très irascible.

Il était très laid et de petite taille, et avait une voix très faible. Il ne pouvait souffrir une allusion à cette dernière imperfection, et sa susceptibilité était telle, qu'il se battit en duel et tua son adversaire en lui lo-

geant une balle dans les poumons. En 1840, il fut nommé inspecteur médical et envoyé à Malte. Là, il se distingua également par son habileté et ses dispositions querelleuses, si bien que l'on finit par ne plus s'occuper de ses emportements.

De Malte, il alla à Corfou, où il se détermina à passer le reste de ses jours, lorsque les îles Ioniennes furent cédées à la Grèce. Il est mort il y a un mois, et à sa mort on a découvert que c'était une femme.

Il est bien probable que cette découverte a été faite durant les préparatifs de son enterrement. Il avait demandé qu'aucun examen ne fût fait de son corps. Cette requête piqua la curiosité sans doute de ses gardes-malades, car c'est à elles que l'on doit la découverte de ce mystère. On ne connaît pas les motifs qui peuvent avoir induit cette personne à pratiquer cette déception toute sa vie.

Plusieurs personnes de Montréal se rappellent parfaitement avoir vu et connu le Dr Barry. Durant son séjour en cette ville, il résidait dans la rue Durocher, et les voisins étaient souvent témoins de ses excentricités.

Toast aux bêtes

PORTÉ PAR LE D^r ORDINAIRE,
au concours régional de Nantua.

Le plus bête n'est pas toujours celui qu'on pense.
C'est pourquoi, pour la bête, on fait beaucoup en France;
On prime le veau gras, le poulain élégant,
On s'inquiète peu du rachitique enfant:
Un premier prix s'accorde à la belle génisse,
Et l'on ne donne rien à la saine nourrice;
On admire beaucoup les taureaux les plus forts,
Laissant en même oubli nains et tambours-majors.
Puisqu'on aime à placer la bête au premier poste,
Permettez-moi, Messieurs, de lui porter un toste¹.

Un concours est ouvert aux bêtes de l'endroit.
Chacun peut concourir, chacun en a le droit;
Aux prix qui sont offerts tout citoyen aspire;
Aussi que d'animaux ont pu se faire inscrire!
Il en est accouru de cinq départements:
Le genre est, comme on voit, l'un des plus abondants.
Jean exhibe son bœuf et Pierre sa bourrique,
Moi, je viens exposer un discours poétique,
Mais si bête vraiment, que je serais surpris
De ne pas remporter au moins le premier prix.
Voulant, faute d'esprit, vous montrer ma franchise,
Je vais vous expliquer d'où provient ma bêtise.
Je voulais présenter Pégasé, un animal
Fort aimé des auteurs qu'il mène à l'hôpital:
Je l'ai surpris paissant au pied du mont Parnasse,
Et sans trop me gêner, sur son dos, j'ai pris place.
A Nantua j'accours, pensant vous voir ravis
De pouvoir couronner ce cheval de grand prix,

¹ On écrit également *tost*, *toste* ou *toast*.